

14 - Du pragmatisme...

Cher Fabrice,

Pragmatisme : n. m. Empirisme qui considère la réussite pratique comme le critère de la vérité (Larousse en 6 volumes édition 1977 : nous supposerons que la définition n'a pas vraiment changé depuis)

L'*empirisme* quant à lui (je le précise pour nos lecteurs) consiste à penser que ce que nous appelons en général nos *idées* (individuelles ou collectives) procède moins de la raison que de l'expérience.

Je sais. La sémantique n'est pas ta priorité.

Mais j'y insiste : ça aide quand même à savoir à peu près de quoi on parle...

Alors parlons-en.

Le pragmatisme en science pure, où la quête est effectivement celle d'une vérité, consistera en somme à tenir une théorie pour *vraie* tant qu'aucune expérience ne l'aura prouvée fausse ou lacunaire. Ce qui en général est le cas chaque fois que les conditions de l'expérimentation s'affinent, qu'on en isole mieux les paramètres et que les outils de mesure deviennent plus performants.

Le pragmatisme n'en a pas moins ici un triple avantage : celui, d'abord, d'avancer dans la connaissance du monde, même si c'est nécessairement d'approximation en approximation. Celui aussi de témoigner que toute vérité scientifique reste indéfiniment relative aux conditions historiques de son énonciation. Celui enfin de rappeler qu'à défaut d'être jamais accessible la Vérité (avec un grand V) n'en demeure pas moins postulée. Car sans son postulat, il n'y aurait ni science, ni chercheurs.

Dès qu'on passe aux sciences appliquées, en revanche, les choses se compliquent.

D'abord parce que l'objet de la recherche n'y est plus la Vérité, telle qu'elle serait postulée une et incontestable, mais l'efficacité dans la fonction qu'on lui assigne.

Le traitement de texte n'est pas plus *vrai* que la plume d'oie, ni la lampe led que la chandelle à six sous : ils sont seulement plus performants.

L'enjeu déclaré n'y est pas davantage la connaissance élitiste du monde qui nous détermine (même s'il y contribue) mais l'humble amélioration de nos conditions de vie.

Autant dire : le *bien* commun.

Sauf que...

Il n'est pas que l'enjeu de l'expérimentation qui change quand on passe de la recherche pure à la recherche appliquée, il y a aussi la notion même de *réussite*.

Quels pourraient bien être les critères d'une expérience *réussie*, dès lors que le laboratoire où elle s'effectue s'ouvre grand au reste du monde, qu'on ne saurait prétendre en isoler tous les paramètres ni en maîtriser toutes les conséquences ? Dès lors, surtout, qu'il n'existerait *a priori* aucune définition consensuelle du *bien commun* auquel on vise...

Ça marche, donc c'est *bien* ?

Ça plaît, donc c'est *bien* ?

Ça se vend, donc c'est *bien* ?

On ne peut plus s'en passer, donc c'est *bien* ?

On ne peut pas y échapper, donc c'est *bien* ?

Autant d'additions en perspective et de besoins primaires à satisfaire auxquels Maslow n'avait même pas pensé...

L'économie libérale, pragmatique par excellence, présente à coup sûr cet immense avantage sur n'importe quelle forme d'économie dirigiste qu'elle n'a aucunement besoin de définir à

l'avance ce qu'est pour elle le *bien* commun - ni d'ailleurs le *mal* : le libre jeu de l'offre et de la demande y pourvoira.

Comme il permettra du même coup, ce libre jeu, de distinguer l'utile de l'inutile, le juste de l'injuste, le louable du damnable, le beau du moche. Et même le vrai du faux si, dans la logique pragmatique des choses, on admet que le vrai ne sera jamais que ce qu'on *réussit* à faire croire ...

J'y gagne bien ma vie, c'est donc vrai que c'est bien.

Réussir en devient si tautologiquement *bien* qu'il n'est même plus nécessaire de préciser désormais *ce* qu'on a réussi, et moins encore d'en justifier l'utilité collective.

Ce qui autorisera, en politique, de ces slogans aussi martiaux que fédérateurs déclinés indifféremment de la droite à la gauche et si chers aux supporters inconditionnels, du genre « *Pour une France qui gagne* », où nul ne sait plus ce que la France se doit de gagner ni surtout ce que le reste du monde pourrait bien gagner à ce que la France gagne...

Ce que j'ai appelé dans une précédente lettre *le vide idéologique abyssal*.

J'espérais par exemple, dans la *charte des valeurs de la droite et du centre* de la récente primaire, que lesdites valeurs, à défaut d'être sémantiquement élucidées, seraient au moins formulées. Même pas ! Et j'imagine que la gauche libérale n'osera pas faire mieux.

A quoi bon prétendre à des *valeurs* dès lors qu'on admet d'avance que le marché en décide ?

Alors soit !

Laissons faire et laissons passer ce qui marche, ce qui plaît, ce qui se vend, ce à quoi de toutes façons nous ne saurions échapper.

Bien sûr on peut s'inquiéter de ce que des conflits d'intérêts privés sur fond de guerre économique mondiale décident ici-bas du Bien et du Mal. Entre gens ni bons ni mauvais, certes, mais qui auront toutefois tendance à se servir de la société plutôt qu'à la servir.

Mais bon, outre quelques purs de bonne volonté on peut quand même compter sur le capitaine courageux sur cent qui préférera l'intérêt de ses équipages aux dividendes de ses armateurs. Et sur le génie comptable sur mille qui conciliera les deux...

Bien sûr il arrive parfois - de trucs qui marchent en trucs qui marchent encore mieux pour le bien de tous - d'aboutir à des réussites aussi indéniables qu'inéluctables un chouia plus inquiétantes que d'autres (la bombe atomique, par exemple, les centrales nucléaires, le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources naturelles, l'extinction des espèces, la manipulation génétique, le transhumanisme... sans parler des nécessaires sabotages d'entreprises, de l'accroissement logique des inégalités ou des prévisibles exodes massifs de populations, depuis les pays qui n'ont rien et la guerre en plus vers les pays qui ont tout et la guerre en moins...)

Mais bon, comme disait le grognard Lambda les pieds dans la boue de la Bérézina (un pragmatique, lui aussi) : « Le chef a la baraka, et jusqu'à présent tout baigne ! »

Et puis quoi ! Tous les oligarques financiers ne sont pas fous. Comment ne pas espérer que ceux-là mêmes qui ont investi dans la production en masse d'épées de Damoclès se tournent désormais, pragmatisme aidant, vers la production en masse de boucliers qui nous en protègent ?

A ne pas savoir où on va ni même à vouloir le savoir, d'accord, on risque un jour ou l'autre d'aller dans le mur (l'iceberg, pour ceux qui sont sur le Titanic), mais l'ivresse du challenge n'est-elle pas d'y aller plus dynamiquement que les autres, et le plus vite possible ?...

Tu as eu bien raison, Fabrice, d'avoir armé tes enfants pour affronter le monde. Mais as-tu pensé à la boussole et au kit de survie ?